

La province lunaire

de Denys Chabot
ou
Une cosmogonie baroque

« Le fait imaginé est plus important que le fait réel. »
Bachelard

Le baroque est essentiellement une esthétique du libre mouvement fondée sur une prolifération des formes narratives, des ornements décoratifs et des jeux sur l'ambiguïté des personnages et des événements. Il récupère par conséquent le picaresque, le comique, le tragique, la satire et, éventuellement, le fantastique. Cette esthétique fourre-tout convient merveilleusement au roman moderne polymorphe. Elle permet toutes les contradictions, tous les paradoxes. L'interprétation n'en est que moins aisée car, comme chez Denys Chabot, le mouvement conduit tout aussi bien à la vie qu'à la mort et baigne dans un dynamisme à la fois tourné vers un passé lointain et mythique et vers un futur incertain et problématique. Mais c'est ainsi qu'un créateur de figures baroques s'assimile tout ce qui peut enrichir son oeuvre. Son imaginaire puise à toutes les sources de la culture et son art consiste à produire un monde nouveau et même, dans le cas de *la Province lunaire*,¹ une nouvelle cosmogonie.

À première lecture, ce roman nous donne l'impression d'un trop plein de vie, d'une bien trop grande profusion, voire de la confusion. Il ressemble en cela à son premier roman² où le narrateur se démultipliait en six instances narratives. Même si *la Province lunaire* n'offre la vision que d'un narrateur, l'effet baroque est similaire. C'est un peu d'ailleurs le propre du récit baroque que de guider — de perdre — le lecteur dans les méandres d'une imagi-

nation qui multiplie — mutile — à loisir les séquences coupées de réflexions de tout ordre, les scènes d'amour et d'horreur, le tout baignant littéralement dans une mer d'images qui s'entrechoquent et produisent l'effet d'une explosion du monde réel dans un imaginaire en éruption. Le regard second du lecteur est comme chauffé à blanc.

Au moins trois strates narratives se superposent et s'imbriquent dans ce roman. On décrypte d'abord en surface une forme qui s'apparente au récit merveilleux courtois et une autre qui oscille entre le fantastique étrange et la satire. Enfin, plus en profondeur, une sorte d'onirisme épique malaxerait mytholo-

gie et rêverie cosmique par le truchement du récit d'aventures. Il va sans dire que ces diverses formes se contaminent allégrement, ce qui constitue d'ailleurs l'essentiel du travail d'écriture de Chabot.

La mort rôde à chaque page du livre. Elle sème la consternation mais elle est vite euphémisée quoique d'étrange façon. Elle a toujours une saveur burlesque, dérisoire et incertaine. Louis-Joseph, le premier personnage d'importance après le narrateur, meurt et revient hanter le village de Pontgravé. Grâce à un jeu de poulies, il simule un vol qui laisse la foule ébahie de stupeur. « [...] il s'agissait d'un être à l'aile icarienne [...]. Une sorte de cadavre bon vivant, en pleine lévitation au milieu des reflets crépusculaires » (p. 40). Mais le vol de cet Icare de cirque ne tient qu'à une mécanique scénique qui casse et laisse tomber le revenant. De la même façon, le prophète Auguste, juché du haut d'un poteau, « dans les hauteurs azurées » (p. 236), est brûlé par ses propres paroles et s'effondre tout carbonisé. Adam Botany complète le trio des morts vivants mythicoburlesques. Lui aussi est happé sous le décor, comme un vulgaire pantin, après qu'il eût alimenté les plus fabuleuses légendes populaires. Tous trois sont des figures de l'incertain, de la vie dans la mort et de la mort dans la vie. Ils prennent l'allure d'étoiles filantes et de météorites — d'un ailleurs céleste — qui viennent s'écraser sur terre. Comme des êtres légendaires, ils reviennent hanter l'imagination sous diverses formes qui toutes s'apparentent aux jeux du cirque ou du carnaval grotesque. Le roman comique et le fantastique macabre sont ici coulés dans le même moule. À sa façon, Denys Chabot exorcise la mort.

L'amour, comme il se doit, est au coeur du récit mais n'a pas plus d'importance qu'il ne faut. Il revient encore à Louis-Joseph de mettre le narrateur sur cette piste en lui révélant l'existence de sa petite-fille. « Il me supplia, me conjura, m'adjura de délivrer cette belle

